

PAROLES FINALES

Psaume 44 Romains 8

En choisissant ces deux passages, je prends une liberté qu'on ne devrait pas prendre en chaire, à savoir celle d'être trop personnel. Mais la circonstance qui nous rassemble ce matin devrait excuser cette audace.

Chacun connaît la boutade de Rousseau à propos des pasteurs de Genève : On ne sait pas bien ce qu'ils croient, ni même s'ils croient quelque chose...

Avec le psaume 44 et le final de Romains 8, qui m'ont accompagné tout au long de mon ministère, j'aimerais me demander ceci : Comment la foi peut-elle persister et même se renforcer à travers les années au lieu de s'étioler et disparaître ?

J'ai déjà cité le commentaire qui raconte qu'Abraham découvrit le monde sous la forme d'une citadelle en feu. Cette image décrit bien ce qui se passe à l'âge de l'adolescence. Ouvrant les yeux sur le monde qui l'entoure, l'homme au seuil de sa vie d'adulte découvre un univers en proie à toutes sortes d'incendies : l'injustice, la méchanceté, la violence, l'oppression, la bêtise... Est-il possible, est-il pensable, qu'un Dieu s'accommode tout cela ?

A cet âge critique, un nom a beaucoup compté pour moi, celui d'Albert Camus. Le grand écrivain apportait une solution radicale. L'hypothèse Dieu écartée, le monde est définitivement inexplicable, l'être humain y est un étranger, la vie n'a pas de sens et nous finissons toujours par nous heurter à l'absurde. La seule chose à faire est de vivre avec l'absurde, sans chercher de pourquoi. Il nous reste le moteur de la révolte pour avancer. La condition humaine selon Camus est semblable à celle de Sisyphe, ce personnage de la mythologie grecque condamné pour l'éternité à pousser un rocher au sommet de la montagne d'où il retombe toujours. Il faut imaginer Sisyphe heureux.

Lorsqu'on est jeune, cette posture ne manque pas de panache, surtout exprimée dans une si belle langue. Elle donne une contenance face à un monde perpétuellement en feu.

Mais les maîtres sont faits pour être critiqués. Il vient un moment où le maître devient un adversaire à combattre. Il vient un moment où il s'agit de penser et de croire contre lui et non plus sous sa tutelle.

On ne tarde pas à se rendre compte que le nihilisme est une option profondément insatisfaisante qui n'a rien de clair ni de pensable.

A la longue le nihilisme agit comme un poison de l'âme. Il établit en nous un discours intérieur sombre et sans espoir.

L'absurde est un mur infranchissable. Mais si l'on ne peut franchir ce mur, peut-on le contourner ?

A cette question, le Psaume 44 apporte une première réponse. Je rappelle les principales séquences de ce poème si particulier.

D'abord, la paternité du psaume est attribuée à la lignée de Coré. Ce n'est pas un simple détail, Coré occupe une place spéciale dans le livre des Nombres : c'est en effet le nom d'un personnage rebelle qui a osé se révolter contre l'autorité de Moïse...

Il commence par rappeler la chanson de geste transmise par les anciens d'Israël. Nos pères nous ont raconté les œuvres que Dieu a accomplies jadis (la libération de la servitude égyptienne, le miracle de la mer, la colonne de feu guidant la marche dans le désert, la victoire sur Amalek l'éternel ennemi)...

Or ce beau récit vole en éclat à l'épreuve de l'époque terrible que traverse le poète. A la place des interventions miraculeuses de Dieu s'impose la réalité de la défaite militaire, du pillage de Jérusalem, de la déportation loin de la terre natale, du retour d'un peuple libre à l'esclavage...

Pendant ce temps-là, Dieu est aux abonnés absents... Que signifie ce silence divin ?

Dieu serait-il mécontent des siens au point de les abandonner à des ennemis ?

Et encore de quoi sont-ils coupables, de quel péché exactement ?

Le poète refuse catégoriquement d'endosser une culpabilité qui justifierait ses malheurs. Au contraire. Il affirme « Notre cœur ne s'est pas détourné et nos pas ne se sont pas écartés de ton sentier ». Donc nous ne sommes pas coupables des malheurs qui s'abattent sur nous, nous n'avons rien fait pour ça.

Nous voici au seuil de l'absurde. Dieu dort, il se cache, peut-être n'existe-t-il même pas. En tout cas, Il ne fait rien pour mériter qu'on croie en Lui. Nous devrions le laisser tomber et passer à autre chose, revenir à notre rocher, comme Sisyphe, et tâcher de trouver notre bonheur, si possible, dans cette histoire de fous qu'est la vie.

C'est ici que se tient la ligne de partage des eaux. Si le poète sacré rejette toute culpabilité, il rejette aussi l'empire de l'absurde. Il est le contraire d'un nihiliste. Il prend la décision de croire en dépit de ce qu'il voit, sans la moindre preuve, parce que c'est sa liberté et sa dignité d'homme.

Nous persisterons à croire en Toi parce que c'est notre volonté et notre bon plaisir. Nous ne savons pas si tu existes mais nous nous ferons le signe de ta Présence en ce monde. Nous porterons le joug de la Loi pour signifier notre liberté souveraine sans rien attendre en retour et sans nous laisser impressionner par l'idée que le ciel est vide.

Au fond ce psaume invite à remplacer l'absurde par le mystère. Non que le mystère soit plus évident que l'absurde, les problèmes demeurent. Mais au moins dans le mystère, je peux pénétrer, avancer, éclairer quelque fragment, espérer une issue.

Telle est la première réponse des Ecritures pour contourner le mur de l'absurde : vouloir croire. Un jour, on décide de vouloir croire. On se lance dans une aventure dont on ignore où elle va nous mener... Et c'est intéressant.

D'autre part, une telle décision emporte un grand avantage pour les héritiers de Calvin que nous sommes. Calvin a maintenu de toutes ses forces le lien des chrétiens avec la Loi du Premier Testament sans sacrifier pour autant l'Évangile. Avec la décision de croire, nous gardons un pied chez Moïse. Nous affirmons la part de volonté de l'homme dans la quête de Dieu. Nous persistons, à la manière dont Israël persiste dans son être à travers les vicissitudes de l'Histoire jusqu'à nos jours. Nous sommes dans l'esprit de cette épopée, qui ne manque ni de souffle ni de hauteur.

Maintenant restons lucides. La réponse héroïque du psaume 44, qui met l'homme au centre, atteint une limite, celle de l'homme justement. L'héroïsme, la volonté, la persévérance voire l'obstination dans l'être, tout cela est bien mais somme toute fragile. Compter sur ses seules forces humaines, c'est prendre le risque de la cassure et de l'échec. Parce que l'homme n'est pas surpuissant. Certes il est écrit : Tu aimeras ton Dieu de toutes tes forces, mais mes forces ne sont pas toujours disponibles.

J'ai souvent parlé de ce pasteur cévenol que jeunes nous respections beaucoup (il avait été maquisard dans la Résistance) et qui nous disait : Chaque matin, je dois reconquérir tout ce que je croyais la veille...

C'est pourquoi il importe de chercher une seconde réponse à la manière de contourner le mur de l'absurde. Ou, ce qui revient au même, il nous faut une autre manière de comprendre la foi, qui soit à l'abri de nos faiblesses.

Cette seconde réponse, je l'ai trouvée chez l'apôtre Paul qui la donne explicitement comme son commentaire du psaume 44 ! (Citation Rm 8 :36-39)

Ces mots comptent parmi les plus puissants du Nouveau Testament. Dans mon ministère, j'ai vérifié qu'ils peuvent se faire entendre dans les pires situations, même les plus désespérées. Ils décrivent la foi comme un saut intérieur, le saut de la confiance.

Ils consistent à dire : Quoiqu'il arrive, tu n'es pas abandonné. Même si tu perds pied, tu es tenu par un Autre. Même quand tu es irrémédiablement perdu, noyé complètement par la puissance de l'absurde, incapable de surnager par toi-même, tu n'es pas abandonné, ton lien avec la Présence n'est pas rompu.

Et pourquoi cela ? Parce que, nous explique Paul, cela ne dépend pas de l'homme, cela dépend de Dieu. Ce n'est pas notre volonté propre qui crée le lien avec Dieu, c'est la volonté de Dieu qui accomplit à notre égard sa promesse : Je serai avec toi ! Personne ne peut annuler une promesse de Dieu.

Fais donc confiance à Celui qui a promis : Je serai avec toi.

A la réalité difficile décrite par le psaume 44, Paul oppose non la volonté mais le saut intérieur de la confiance. Au delà de son sommeil, de son silence et de son secret, Dieu n'oublie pas ceux qu'il a aimés en Jésus Christ. Rien ne peut nous séparer de lui.

Rien vraiment ? Pas tout a fait. Il est une chose dont Paul ne parle pas ici. Que se passe-t-il en cas de non foi, en cas d'incrédulité ? Si je me montre incapable d'accomplir le saut de la confiance ? Le fait de ne pas ou de ne plus croire constitue une objection sérieuse. Si je me tiens en dehors de la foi, le lien avec Dieu ne signifie rien pour moi. Je perds la conscience de ce lien, c'est comme s'il n'existait pas. Il est éteint pour moi. C'est d'ailleurs ce que l'apôtre répète sur tous les tons dans l'Epître aux Galates.

Le risque est celui d'une religion basée sur les seuls états d'âme (c'est le reproche, fondé, que l'on a fait au christianisme). Car la foi fondée sur notre seule météo intérieure, à un moment ou à un autre, finit par fluctuer.

C'est pourquoi nous avons besoin des deux réponses, celle du psalmiste et celle de l'apôtre, la décision de croire et le saut de la foi. Pas l'une ou l'autre mais les deux.

Nous avons besoin tantôt de vouloir croire, tantôt de lâcher prise. Nous avançons avec l'un et l'autre alternativement, de façon dialectique. C'est ainsi que j'ai avancé au cours de ces années.

J'ai commencé avec un écrivain, je conclus avec un philosophe, qui certes n'était pas croyant mais qui a beaucoup réfléchi à ces questions, l'autrichien Ludwig Wittgenstein.

« Le croyant honnête, dit-il, est comme un danseur de corde. Il marche en apparence presque uniquement sur l'air. Son sol est le plus étroit qui se puisse concevoir. Et pourtant on peut réellement marcher sur lui ».

Nous continuons à avancer comme des danseurs de corde vers la Cité qui au loin grandit.

Vincent Schmid

Dernière prédication à Saint-Pierre le dimanche 26 novembre 2017